

Séquences

La méthode d'Ennio Morricone : « Tu connais la musique ? Et tu sais compter ? Tu sais compter au moins jusqu'à deux ? » — Charles Bronson (l'homme à l'harmonica)

Mario Patry

Numéro 280, septembre–octobre 2012

URI : id.erudit.org/iderudit/67389ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN 0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Patry, M. (2012). La méthode d'Ennio Morricone : « Tu connais la musique ? Et tu sais compter ? Tu sais compter au moins jusqu'à deux ? » — Charles Bronson (l'homme à l'harmonica). *Séquences*, (280), 20–21.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La méthode d'Ennio Morricone

«Tu connais la musique ? Et tu sais compter ? Tu sais compter au moins jusqu'à deux ?» — Charles Bronson (l'homme à l'harmonica)

Cette rubrique, abandonnée il y a dix ans par Sandro Forte dans le numéro de mai et juin 2002 (n° 219), avait été amorcée de façon plus régulière par Patrick Shupp, à partir de janvier 1979 (n° 95), sous le titre «Musiques de films». Elle avait ensuite été tenue de façon magistrale, pour ne pas dire exemplaire, par François Vallerand, à partir du numéro d'octobre 1982, sous les titres «Ramage» (n° 110), «Trames musicales» (n° 126) et «Trames sonores», titre qui fut conservé du numéro de novembre 1990 (n° 149) au numéro de mai et juin 1999 (n° 202), pp. 59-61. En réponse à un vœu exprimé par plusieurs lecteurs assidus de la revue, nous reprenons aujourd'hui cette chronique.

Mario Patry

Plusieurs raisons et bouleversements expliquent ce «long silence». D'abord, il y a le fait que le nombre de rayons consacrés à la musique de film (*original motion picture soundtrack*) a considérablement régressé depuis dix ans chez les disquaires, ce qui est illustré, entre autres, par la faillite de la chaîne canadienne *Sam, the Record Man* (1937-2002), qui était, soit dit en passant, la référence pour la musique de film au pays. Cette faillite est à voir, d'une part, comme le résultat d'une concurrence déloyale engendrée par l'apparition des différents outils de téléchargement électronique, et, d'autre part, comme la conséquence de l'effondrement du marché des trames sonores à proprement parler. Nous allons donc alterner, pour cette chronique, entre les classiques de la musique de film (toujours disponibles sur Amazon ou en kiosques) et les compositions plus récentes liées au cinéma contemporain, respectant ainsi le partage entre l'Europe et l'Amérique, selon une tradition précédemment établie.

Ironie de l'histoire, c'est avec le succès fulgurant des musiques d'Ennio Morricone, à partir du 12 septembre 1964, et la mise en marché de la trame sonore de *Pour une poignée de dollars* (*Per un pugno di dollari*) vendue à plus d'un million et demi d'exemplaires en Italie seulement¹, que débute la brusque croissance du marché des trames sonores des deux côtés de l'Atlantique. C'est notamment pour cette raison que nous amorçons cette rubrique par une étude de son chef-d'œuvre, *Il était une fois dans l'Ouest* (*C'era una volta il West*), la 64^e œuvre de son opus, dont les ventes s'élèvent à plus de 10 millions d'exemplaires dans le monde, incluant les innombrables compilations.

Ennio Morricone a composé plus de 500 partitions pour le cinéma et la télévision — ce qui représente 457 albums en 50 ans de carrière, dont seulement 34 sont dédiés aux westerns italiens — et a vendu pas moins de 70 millions de CD et de microsillons. Le 25 février 2007, lors de la 79^e cérémonie des Oscars, il a reçu le célèbre trophée hommage pour l'ensemble de sa carrière, et c'est nul autre que Clint Eastwood qui a eu le privilège de traduire son discours de remerciements, rempli de réserve et d'humilité (les grandes réserves n'appartiennent qu'aux grands hommes!). Pour sa part, Céline Dion lui a offert, avec la grâce et la prestance qui lui sont propres, la chanson thème de Déborah, avec l'incantation toute-puissante et évocatrice de la douce mélodie d'*Il était une fois en Amérique*. C'est un peu Sergio Leone qui était honoré par la même occasion, lui qui ne reçut jamais ni Palmes d'or à Cannes



...il est difficile de rendre justice à ce créateur de l'ombre, qui redoutait autant l'adulation que les compliments...

ni nomination aux Oscars... Son cinéma était, pourtant, 50 ans en avance sur son temps! Mais les maîtres sont des maîtres, parce qu'ils ne suivent personne. Et Leone vivait sur sa propre planète, à contre-courant des modes et du bruit médiatique. Nous entrons tout juste dans ce qu'il convient d'appeler «l'ère de Leone», à qui le canon attribue exactement sept films. La seule chose regrettable lorsqu'on se penche sur *Il était une fois dans l'Ouest*, son chef-d'œuvre absolu, c'est qu'il ne lui restait, au moment de sa réalisation, que deux films «personnels» à réaliser!

Ennio Morricone est né à Rome, tout comme Leone, le 28 novembre 1928, dans le quartier du Trastevere. Sa famille était originaire d'Arpino², dans la province de Frosimone, région du Latium. Nous savons qu'il doit sa formation musicale au grand Goffredo Petrassi (1904-2003) à l'Académie Sainte-Cécile de Rome, mais nous ne connaissons rien des détails de sa triple graduation, sinon qu'il a obtenu 95% en composition en 1954.

On a souvent reproché à Morricone d'écrire une musique «facile», et René Prédal, auteur réputé sérieux, ne s'est pas gêné pour écrire en conclusion de l'article biographique consacré au principal directeur photo de Leone: «Bref, Delli Colli n'est pas le Morricone de la photographie: il s'est être original et anticonformiste.»³ Morricone a eu l'occasion de lui répondre

ainsi : « J'ai fait assez peu de musique facile, sur le ton de la mise au point. Certaines partitions sont peut-être simples à écouter, alors qu'elles ne sont pas faciles à écrire... »⁴ Plus loin, il prend soin de préciser que « trop de gens s'imaginent que, parce qu'un thème devient commercial, il est banal pour autant. »⁵

Du reste, il est difficile de rendre justice à ce créateur de l'ombre, qui redoutait autant l'adulation que les compliments (qu'il acceptait toujours « au second degré »), autrement qu'en ayant recours à un certain schématisme, forcément réducteur. Disons tout simplement que ses œuvres sont le fruit d'une collaboration et d'une complicité entretenues avec un ami d'enfance, Sergio Leone, qu'il connut au Collège François de La Salle, institution qui servit d'ailleurs de refuge aux enfants de la bourgeoisie libérale antifasciste, quoique Leone soit toujours resté neutre politiquement. Le scénariste de Federico Fellini (qui était aussi un ami de Leone), Ennio Flaino, disait à ce propos qu'« il existe deux catégories de fascistes en Italie, les fascistes et les antifascistes »⁶.

Morricone préparait habituellement une douzaine de thèmes par film. Il s'agissait alors, pour Leone, de choisir ceux qui correspondaient le mieux à l'atmosphère voulue et à l'âme des personnages. Dans *Il était une fois dans l'Ouest*, il existe quatre thèmes principaux, chacun représentant un élément cher à Épicète et repris dans l'œuvre de Gaston Bachelard. Le premier en importance est le **thème tellurique** de Jill, également appelé « thème de la terre », lequel correspond au thème de « la rêverie de la volonté » (orchestral : *C'era una volta il West*) ou à celui « du repos » (instrumental ou musique de chambre : *Uno letto troppo grande* et *In una stanza con poca luce*), puisque le film est essentiellement la narration de « la conquête de l'Ouest en version féminine », d'où le titre de *l'America di Jill*, qui est un *Aria di caccia*. À ce titre, il est intéressant de noter que le thème « anapathique » de *l'Orchestraccia* (anapathique en raison du sentiment paradoxal et contrasté ressenti par le spectateur, qui connaît la déconvenue qui attend le personnage central du film) est introduit au moment précis où

Jill regarde l'horloge de la gare (il est alors huit heures moins dix du matin). Survient ensuite un fondu au son : nous entendons les premières notes de la ritournelle au célesta du thème, tandis que Jill consulte sa montre de gousset, symbole clitoridien en psychanalyse freudienne (il est alors dix heures et cinq). Or, il faut vingt minutes pour « vider » un train, et il y avait, en 1885, deux heures de différence de fuseaux horaires entre la Nouvelle-Orléans (qui est le point de départ de Jill) et la ville de Flagstaff en Arizona (qui est son point d'arrivée). Ainsi, lorsque nous voyons cette dernière en plan demi-ensemble, elle est seule au milieu d'une gare vide. Un des nombreux exemples des subtilités léonines... Le moment le plus saisissant de ce thème, qui est un *Aria da capo*, survient quand, au terme d'un *cantabile mezzo voce* d'Edda Dell'orso, après une *césure*, Delli Colli module son travelling (il s'agit en fait d'un *tilt up*) sur le *crescendo* de la *strophe orpheline*, alors que nous découvrons Jill affrontant seule son destin au milieu de la ville, qui apparaît subitement au-delà de la gare. La scène est encore à couper le souffle près de 43 ans plus tard ! La finale (que Morricone signe d'un coup de baguette sur son pupitre – signe indéniable, pour lui, qu'il a réussi son chef-d'œuvre), avec son apothéose *viva voce*, malheureusement abrégée dans la version VHS et DVD, est remarquable. Elle permet d'apprécier tout le talent de la soprano lyrique dont la voix brillante, mais tenue, s'étend sur trois octaves. 🎵

¹Cet album a valu un premier Nastro d'argento (ou Ruban d'argent) à Ennio Morricone. Ce prix est remis annuellement, depuis 1946, par le Syndicat national des journalistes italiens. Il s'agit du prix le plus prestigieux en Europe, et le plus ancien après celui des Oscars.

²Cette ville est aussi la ville natale de Marius, oncle adoptif de César et de Cicéron, qui fut le grand éducateur de l'Occident pendant 18 siècles.

³Prédal, René : *La photo de cinéma* (Collection « 7^e Art »), Paris : Éditions du Cerf, 1985, p. 261.

⁴Lhassa, Anne et Jean : *Ennio Morricone* (Lausanne : Éditions Favre, 1985) p. 180.

⁵loc. cit., p. 181.

⁶Rapporté par Oriana Fallaci, dans *La Rage et l'orgueil* (Paris : Plon, 2002), p. 160. Flaino était un romancier et un scénariste prolifique, né le 5 mars 1910 à Pescara, dans les Abruzzes, et décédé le 20 novembre 1972 à Rome.



Claudia Cardinale sur le tournage de *Il était une fois dans l'Ouest*



Clint Eastwood dans *Le Bon, la Brute et le Truand*